

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion: 10 Scts. la ligne, Insertions subséquentes: 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

De la colonisation et du défrichement des forêts.

(Suite.)

Quand l'abatis est entièrement détruit par le feu, quand les cendres sont recueillies, il ne reste plus au défricheur qu'à ensemençer sa terre. Mais si certaines parties du terrain défriché sont basses et humides, il faut, avant d'y jeter la semence, les égoutter de toute nécessité; car autrement, ce serait sacrifier de gaieté de cœur ses travaux, ses fatigues, et de plus son grain. Une autre chose très-importante pour le colon, c'est de ne confier à son nouveau champ qu'une semence choisie avec soin, nette, et à laquelle ne se trouve mêlée aucune graine de plantes nuisibles. Si cette semence lui manque, qu'il ne craigne pas de s'endetter pour se la procurer, car le bon grain qu'il recueillera lui fournira amplement le moyen de liquider sa dette. De plus, qu'il calcule le dommage que peut lui causer une mauvaise semence, et pendant la première année et pendant les années suivantes, et il comprendra qu'il ne saurait prendre trop de précaution pour empêcher que sa terre ne se couvre de mauvaises herbes.

Maintenant, voici en quoi consistent les travaux de la semence, la première année: On jette le grain sur la surface de la terre, aussi régulièrement possible, et on se sert pour l'enterrer d'une petite herse garnie de dents de fer. Ce n'est pas sans raison que nous conseillons une petite herse, parce qu'une grande offrirait de nombreuses difficultés et ne remplirait qu'imparfaitement son but. Elle ne pourrait, dans la plupart des cas, passer entre les souches ou les approcher suffisamment. Si, au lieu de céréales, le défricheur veut semer des patates, des navets, des rabioles, etc., ce que nous lui conseillons fortement, il doit préparer ses fosses avec sa pioche, et quand il y a déposé sa semence, la couvrir d'une couche de terre de quatre à cinq

pouces d'épaisseur. Si le nouveau propriétaire a déjà une ou plusieurs vaches, un cheval, etc., ou s'il se propose d'en acquérir prochainement, il doit destiner une partie du champ ensemençé à devenir prairie. Pour arriver à ce but, il doit se procurer de la graine de mil et de trèfle et la semer en même temps que les céréales. Quant à l'autre partie de son champ, il pourra attendre la seconde semence avant d'y jeter de la graine de foin. Il y a un principe en agriculture qui s'oppose à ce que l'on fasse deux récoltes épuisantes sur la même pièce de terre, deux années consécutives; mais cette règle souffre exception quand il s'agit d'un terrain nouvellement défriché. Ce terrain est ordinairement si riche en humus qu'il poussera la seconde année avec autant de vigueur que la première. En effet, il faut avoir vu ces terres nouvellement défrichées et ensemençées pour se faire une idée de leur puissance de végétation. De plus, cette fécondité dure plusieurs années et montre ses effets dans les prairies comme dans les champs de céréales ou de légumes. Maintenant, voici les accidents les plus à craindre pour les terrains ensemençés pour la première fois: La nourriture très-abondante monte avec trop de force dans la tige, la fait arriver à une grande élévation; de plus, la force de l'ascension de cette nourriture est telle qu'elle ne peut subir les préparations nécessaires à la formation du grain, et l'épi est mal nourri et maigre; en second lieu, les racines ayant leur point d'appui sur un sol rendu léger par la présence d'une grande quantité d'humus, ne peuvent supporter cette haute tige et le moindre vent la renverse facilement. Ce grain ainsi renversé ne pouvant être pénétré par les rayons du soleil, souffre, s'échauffe et se dessèche. Mais il est facile au colon d'empêcher ces accidents en détruisant leur cause. Qu'il couvre la surface du sol qu'il veut ensemençer, après l'avoir bouleversée avec la pioche, d'une légère couche de chaux. Cette substance lui donnera plus de consistance et préparera les principes nutritifs à la nourriture du grain.

Quand le nouveau cultivateur a terminé ses travaux d'ensemencement, qu'il se repose quelques jours dans son espérance, qu'il jouisse, par avance, du fruit de ses labeurs et de ses fatigues. C'est alors qu'il peut comparer son sort à celui des jeunes gens qui ont passé la saison d'hiver dans les chantiers, et qu'il peut se dire avec vérité et sans orgueil : Je suis plus riche qu'eux de toute l'étendue de ma terre ensemencée, je suis plus riche qu'eux, puisque je suis mon maître, et qu'ils sont serviteurs. Oui, voilà des vérités qui devraient fortement impressionner tous les hommes de cœur, et les engager à lever tous les obstacles pour arriver à l'indépendance et à l'aisance, en devenant propriétaire d'une terre.

Pendant la belle saison, le défricheur devra encore abattre la forêt jusqu'au temps de la récolte ; et, aussitôt qu'il aura mis son grain et ses légumes à l'abri, il devra de nouveau reprendre la hache, soit pour abattre, soit pour sarcler, pour l'hiver suivant.

Maintenant, comme l'exemple fait plus pour encourager que tous les préceptes et les raisonnements, nous allons en citer deux à l'appui des avantages qu'offre le défrichement d'une bonne terre ; ces exemples sont choisis entre mille.

Nous avons connu un jeune homme qui laissa la maison paternelle pour s'enfoncer dans la forêt, n'ayant d'autre héritage que sa hache et des provisions pour huit mois. Il arriva sur la terre qu'il avait choisie dans le courant de l'été, vers la fin de septembre. Depuis cet époque, jusqu'au temps des semences, il se bâtit une cabane, défricha quatre arpents de terre, et fit deux cents livres de sucre. Il ensemença cet abattis de blé, d'orge, de pois, de patates et de rabioles. Le tout réussit si bien qu'il récolta trois cents minots de grains et de légumes. L'année suivante, la semence étant des trois-quarts plus considérable, il récolta près de cinq cents minots de tout grain, et huit voyages de foin. Ce jeune homme voyant de si beaux résultats, se bâtit une grange, acheta un bœuf, deux vaches et quelques objets de ménage. Au bout de quatre années, il avait au-delà de trente arpents d'abattis, un ménage complet, une maison de vingt-cinq pieds sur trente, un cheval, une paire de bœufs, six vaches, et tous les autres animaux d'une ferme, et une basse-cour complète. Sa terre qui ne lui avait coûtée que vingt-cinq louis, en valait au moins trois à quatre cents. Et, quand son vieux père et ses frères allaient le visiter, sa femme, car il était marié depuis deux ans, pouvait leur offrir une table fournie de mets aussi variés qu'aurait pu le faire le cultivateur le plus aisé de nos grandes paroisses.

Mais, vous nous direz, tout en admirant un si beau résultat : " ce jeune homme avait au moins des provisions, et nous n'en avons pas, il n'avait pas de famille, et nous en avons une nombreuse." Cette observation n'est que trop juste, nous l'avouons ; cependant, elle ne vous donne pas raison, surtout si vous admettez que *ce que d'autres ont fait vous pouvez le faire.*

Un jour, une famille composée du père, de la mère, et de cinq enfants en bas âge arriva, vers le 15 d'octobre, dans un township ouvert depuis six ans, pour y demeurer. Cette famille était dans un dénûment complet ; elle s'était fait transporter par charité, et avait vécu d'aumônes pendant le trajet. Le

chef de cette famille choisit une terre d'excellente qualité le jour même de son arrivée ; mais il ne put en commencer le défrichement que quatre mois plus tard ; car, étant sans provisions pour lui et sa famille, il dû, ainsi que sa femme, travailler pour des colons aisés jusque vers la fin de février. A cet époque, il commença à défricher sa propre terre, et travailla avec tant d'ardeur, qu'il put abattre et brûler une étendue de forêt de trois arpents. Un arpent de cet abattis fut semé en blé, un autre en orge, et le troisième en patates et en rabioles. Voici ce qu'il récolta l'automne suivant : vingt-deux minots de blé, vingt-quatre minots d'orge, cent minots de patates et autant de rabioles. Cette récolte étant suffisante pour toute la famille et pour engraisser un porc, ce nouveau propriétaire se bâtit une petite maison, car jusque là il était demeuré chez un cultivateur du lieu, et fit encore, pendant l'automne, l'hiver et le printemps suivant, un abattis de huit arpents d'étendue. Au bout de quatre années de séjour dans ce township, cette famille était pourvue de la plupart des objets nécessaires dans un ménage, possédait bœufs, vaches, moutons, porcs, enfin, elle était à l'aise et pouvait aider les nouveaux colons qui arrivaient dans l'endroit, soit en leur procurant de l'ouvrage ou en les secourant de toute autre manière.

Un des missionnaires des townships de l'Est nous disait il y a quelques années : " Dans certaines localités on redoute l'arrivée des pauvres et on les éloigne le plus possible ; quant à nous, nous les invitons, surtout s'ils sont honnêtes et laborieux, car nous sommes certains que sur nos bonnes terres, ils échangeront bientôt leur pauvreté contre l'aisance. Je connais dans mes missions au-delà de quarante familles qui sont arrivées ici manquant de tout, et qui sont aujourd'hui, après quatre, six, huit, dix années de travail, dans une parfaite aisance."

Que dire après de tels exemples ? Et que penser encore une fois, de ceux qui se laissent arrêter par les plus petits obstacles et qui préfèrent la servitude, et le plus souvent la pauvreté et la misère à tous les avantages qu'offre au colon le défrichement d'une terre dans la forêt ? Malgré notre désir de ne blesser personne, ne sommes-nous pas forcés d'avouer que le sang des fondateurs de la colonie canadienne-française est dégénéré dans leurs veines.

Nous les supplions de rappeler à leur mémoire que la vaillance et l'énergie que nos pères déployèrent dans leurs luttes avec les Iroquois étaient égalées par le courage et la vigueur avec lesquels ils faisaient fuir la forêt devant eux. Oui, ces hommes dont nous ne pouvons rappeler le souvenir sans admiration, ces héros qui fécondèrent le sol canadien de leurs sueurs et de leur sang, tenaient le fusil à leur côté, pendant que d'un bras vigoureux ils faisaient pénétrer la hache jusqu'au cœur de l'arbre. Que leurs travaux et leur infatigable énergie raniment notre ardeur, reveillent en nous l'amour de l'indépendance, et nous fassent tout entreprendre pour livrer à nos descendants l'héritage le plus durable, celui du sol.

Il est vrai que le nombre de ceux qui, tous les jours, partent pour aller s'établir sur des terres incultes est déjà considérable ; mais suffit-il aux véritables exigences de notre époque, à

l'étendue de nos forêts que nous devons soustraire aux émigrants de la vieille Europe ? Oh ! non, et au train que nous y allons, nous courons risque d'être enveloppés par des colons étrangers, surtout s'ils viennent à découvrir les immenses ressources, les richesses inépuisables que recèlent nos forêts.

Nous invitons tous nos compatriotes qui jouissent de quelque influence, à unir leurs efforts à ceux du clergé, en faveur d'une cause aussi pratique que l'est celle de l'établissement de nos terres incultes. Que tous ceux qui possèdent mettent en commun une légère part de leurs revenus pour fournir aux familles pauvres le moyen de se rendre dans la forêt. Que St. Jean Port-Joli, Beauport, etc., servent de modèle à toutes les autres paroisses, et la cause que nous défendons est gagnée.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Nous commençons, cette fois, notre chronique par les événements survenus chez nos voisins depuis la dernière quinzaine. Nous n'en avons rien dit dans le dernier numéro de la *Gazette* parce que l'espace était pris et que les événements n'attendaient plus, en quelque sorte, qu'un jour ou deux pour être décisifs et on ne peut plus importants.

Il y a évidemment complication d'incidents fâcheux dans la conduite de la guerre chez les hommes du Nord ou les *fédéraux*. L'incapacité des chefs, la pression qu'ils subissent de la part du public, les châtimens dont ils sont menacés auprès de l'autorité militaire, le peu d'autorité qu'ils exercent sur leurs subordonnés, qui perdent patience et s'émancipent ; d'un autre côté, le peu de succès qu'obtient la conscription, et la mauvaise régie des employés militaires, qui compromettent l'administration régulière des vivres, des munitions et de la solde même du soldat, tout semble contribuer à précipiter le Nord dans une ruine irréparable. Il est vrai que le Sud a bien eu, lui aussi, ses vicissitudes de misères et de succès. Cependant tout le monde lui accorde, aujourd'hui, la supériorité des généraux, de la discipline et de la tactique militaire, ainsi que la supériorité des armes et des approvisionnements. S'il avait aussi la supériorité dans le nombre des soldats, la lutte serait, aujourd'hui, terminée en sa faveur. Habile à déjouer les plans de l'ennemi et à cacher les siens, il est difficile de préciser d'avance ses succès ou ses revers. Il y a quelques jours, il était aux portes de la capitale du Nord ; et voilà qu'il s'éloigne tout-à-coup de cette position, en apparence si importante, pour réaliser d'autres vues que tout le monde ignore, mais qu'il juge à coup sûr aussi opportunes que la prise actuelle de Washington.

Pendant ce temps, le Nord couvre à la hâte sa capitale, et pourvoit de même au salut de Baltimore, de Philadelphie, et bientôt de New-York même, également menacés. Le Nord, à défaut d'autres moyens qu'il ne peut se procurer comme le Sud, se fie au nombre et aux masses. Il écrasera, dit-il, le Sud s'il ne peut le soumettre par une guerre régulière. *Il faut*

raser Carthage, c'est son mot d'ordre, son cri de ralliement. Et voilà que, malgré ses défaites nombreuses et sensibles, il recrute, bon gré mal gré, une nouvelle armée de six cent mille hommes. Il en armerait un million qui serait défait comme les autres, qu'il crierait encore plus fort, *il faut raser Carthage*. Que l'on juge après cela de l'état d'un pays où le démon de la guerre a un tel empire. Aussi les grandes puissances européennes ne peuvent manquer bientôt d'en venir forcément à une intervention. La paix et l'existence matérielle des deux mondes en ont besoin. Les ouvriers cotonniers souffrent de plus en plus en France et en Angleterre ; au point qu'ils deviennent un danger politique et social dans les deux pays. On doit donc s'attendre à un dénouement prochain de la question américaine, en même temps que la question italienne semble aussi être à la veille d'une issue définitive.

On sait que Garibaldi a été pris et fait prisonnier. Sur ce fait, en apparence très-important, mais au fond peu propre à résoudre définitivement la question du jour, toutes les têtes s'inspirent de toutes sortes de conjectures quant à l'avenir. Cependant, ce qui est clair pour tout le monde, c'est que Garibaldi disparu, la Révolution, et tout le malaise que le *grand général* a créé, ne le sont pas. Au contraire, voilà que tout est remis sur le tapis. Les puissances s'inquiètent, les sociétés secrètes et Mazzini ne sont point abattus, le Piémont n'en devient pas plus juste ni plus humain et plus sensé, les catholiques conservent avec raison les mêmes appréhensions ; enfin, le peuple italien et toute l'Europe n'en sont pas moins sur un volcan.

Il est bien vrai que le Saint-Père, qui a tout prévu et que rien n'émeut, est toujours à Rome, calme et confiant. Qui sait si la prise de Garibaldi, arrivée inopinément, au moment où il semblait qu'il s'acheminait vers Rome en triomphateur plutôt qu'en guerrier, qui sait si la chute de l'un des plus grands artisans des ruines morales et matérielles de l'Italie n'est point le commencement de la fin de bien d'autres ? Dieu a ses temps et ses mesures. Peut-être, grâce aux vertues déployées par les bons, dans ces jours pesants de l'épreuve, le temps est-il arrivé de châtier seuls les méchants. Peut-être que la mesure de l'iniquité a été enfin jugée remplie, et qu'ils vont disparaître de la scène pour laisser respirer le monde et le faire rentrer dans ses voies régulières.

Après le calme du Saint-Père qui inspire tant d'espoir vers ce repos du monde et la disparition des esprits de désordre, vient la France, qui promet plus solennellement que jamais assistance et sécurité au Pontife immortel. Comme on aimerait à voir cette France, si elle était enfin laissée libre dans son ardeur et sa foi, aller balayer l'Italie entière, par sa présence plutôt que par de sanglants combats, de tous ces restes garibaldiens, piémontais, mazziniens et socialistes. Qu'il lui en coûterait peu, en ce moment surtout, de purger cette terre malheureuse de ces fléaux du monde et de l'Eglise. Que va faire Napoléon et ses idées ? se demandent plus que jamais tous les amis et les ennemis de la cause du Saint-Père et du monde. Voilà

qu'il est de plus en plus clair que le Piémont, quoique débarrassé de Garibaldi, est impuissant à lutter davantage et à la fois contre la Révolution et la réaction. C'est un péle-mêle à ne plus y voir rien de rassurant ni de stable. On crie tout ensemble et partout, vive la république ! vive Pie IX ! vive François II ! et *A bas ! ou mort aux Piémontais !* Pour répondre à tous ces cris tumultueux, le Piémont arme toujours, emprisonne, traîne dans les tribunaux, condamne aux travaux forcés les plus nobles victimes. Il a hâte, on dirait, d'arriver, les yeux bandés, au fond de l'abîme que son galant roi a prévu et dans lequel il s'attend de tomber sans doute au premier jour.

Dans cette réprobation générale, que s'est acquise le Piémont, l'Empereur des Français, son allié, va-t-il se charger du soin pesant de faire rendre à ce malheureux roi une confiance et un respect auquel il n'a jamais eu droit ? Impossible. L'Empereur se perdrait lui-même s'il allait chercher si bas un allié qui, tant de fois, a méconnu, dit-on, ses intentions et même ses pressants avis. Aussi, pense-t-on, que le Maître de la France pourrait bien être, cette fois, plus sincère que jamais quand il fait annoncer dans son *Moniteur* qu'il entend redoubler de zèle à défendre le Saint-Père dans la nouvelle crise qui se manifeste. Bien lui en prend, car la Révolution une fois maîtresse en Italie par l'impuissance de Victor-Emmanuel, le serait bientôt en France et partout. Le réseau souterrain des sociétés secrètes surgira tout-à-coup de toutes parts. Uni depuis longtemps dans ses plans et ses desseins, il ira d'abord là où il a éprouvé plus d'obstacles à ses fins. C'est à Napoléon III, tantôt ami apparent, tantôt ennemi ouvert de ses projets, qu'il adressera ses premières haines. Surtout, il ne lui pardonnera pas de l'avoir fait attendre si longtemps après Rome, la clef de voute de la transformation sociale qu'il prépare. Et déjà même, disent les derniers journaux, le parti révolutionnaire a fait signifier à l'Ambassadeur français auprès du cabinet de Turin, que l'Empereur doit s'attendre à la visite d'un nouvel Orsini s'il continue de s'opposer au parti qui veut régénérer l'Italie à tout prix. Bien plus, quoique les papiers parisiens n'en parlent point, un assassin, un second Orsini, aurait été envoyé tout exprès à Paris pour y rencontrer l'Empereur le jour de sa fête, le 15 août. Heureusement, ajoute-t-on, la police a pu déjouer à temps cet odieux attentat. Comme on le voit, l'arrestation de Garibaldi n'est donc qu'un événement de second ordre. Le mal reste profond au cœur de l'Italie, et tous ceux qui, pour une raison ou une autre, ont cru devoir temporiser ou pactiser avec lui, sont loin de leur but s'ils ont cru par ces voies l'enchaîner ou l'anéantir. Moins que jamais la Révolution fera grâce à ses amis, vrais ou faux, si, à la veille de triompher, elle les rencontre en ennemis sur son chemin. C'est pourquoi les hauts personnages qui ont plus ou moins servi le monstre sentent eux-mêmes, aujourd'hui, qu'ils sont loin de reposer sur des lits de roses. Il leur faut enfin prendre une décision suprême. Voilà pourquoi, encore une fois, Napoléon III, par l'organe

du *Moniteur*, paraît vouloir enfin parler clairement au sujet du St. Père. Il le veut défendre à Rome, dit-il ; et même il veut défendre la partie de ses états qu'on ne lui a pas encore usurpée. On verra. Il laissera l'autre partie usurpée par le Piémont. Si l'honneur et le devoir de la France, comme dit le *Moniteur*, exigent en ce moment que le Saint-Père et son domaine actuel soient protégés contre toute usurpation révolutionnaire, comment se fait-il que l'honneur et le devoir de la France n'auraient rien à faire contre les usurpations piémontaises, contre lesquelles, dit-on, l'Empereur et son gouvernement ont protesté si souvent ? Toujours, ce qui est essentiel ici, c'est que la France catholique, ne confond pas ainsi la portée de son devoir et de son honneur. La Révolution et le Piémont sont tout un à ses yeux ; et c'est la pensée de tous les vrais catholiques, ayant à leur tête le chef même de l'Eglise et ses pasteurs à tous les degrés.

Aussi la France commence à s'agiter. Le bien et le mal y remuent et s'y dessinent chacun en son sens. La fête de Napoléon a été, cette année, moins que brillante, disent des journaux dignes de foi, et les élections des conseils généraux ont élevé sur le pavois de nouveaux hommes peu amis du régime actuel. L'Impératrice, toujours fermement attachée à la bonne cause, emploie tout son crédit à la faire prévaloir auprès de son impérial époux. Elle est vraiment une puissance dans les conseils du ministère. Cependant, la gravité des événements est telle que l'Impératrice, affligée au plus haut point de la mauvaise tendance des esprits, porte, dit-on, le deuil de l'Eglise ; encore plus peut-être celui de la dynastie et du repos de la France. L'Eglise peut être à la veille de grands combats, mais, on le sait, elle a tant vu et affronté d'orages en tout genre, qu'elle est sûre de survivre encore aux nouvelles tempêtes. Il n'en est pas ainsi des trônes de ce monde, surtout pour ceux que le peuple souverain a élevés. Napoléon a voulu jusqu'ici ne se faire sacrer que par l'onction du peuple ; ce sacre ne suffit pas. Il l'apprendra trop tard peut-être comme Louis-Philippe.

On dit que les provinces de Naples et la Sicile, mises en état de siège par le Piémont à cause des nouvelles échauffourées de Garibaldi, souffrent en ce moment tous les maux à la fois. Le clergé surtout et les meilleurs citoyens ne sont point ménagés. Voilà ce que rapportent tout d'une voix les feuilles les mieux renseignées et les plus dignes de confiance. Cela n'empêche point que les journaux mal-versés s'épuisent à dire que tout fleurit dans le royaume des deux Siciles depuis qu'il est passé sous la domination intelligente et paternelle du roi galant-homme. Et, chose étrange ! un papier canadien, catholique, etc., etc., croit toujours devoir enrégistrer ces mensonges ou ces perfidies. Il ne cite jamais ses auteurs. C'est dommage : le public ferait le choix, et il ne serait pas exposé à des erreurs toujours graves plus ou moins par le temps et l'esprit qui courent.

Nous avons dit déjà tout ce qui se fait partout pour encourager le mouvement agricole qui heureusement

se manifeste de plus en plus parmi nous. Le Gouvernement, le clergé, le journalisme, les écoles naissantes, les particuliers, tout le monde veut y mettre la main. Que Dieu en soit béni ! Mais entre tous ces moyens, celui employé par notre Administration ecclésiastique, n'est certes pas le moindre. Tout en pourvoyant d'abord au salut des âmes, qui est son objet essentiel et premier, l'Eglise ne fut jamais étrangère au bien-être temporel des peuples auxquels elle porte la lumière et les vertus évangéliques. Quand elle peut faire concorder le bien des âmes avec le bien-être temporel, elle ne manque jamais à ses deux missions. Le divin Sauveur guérissait, faisait l'aumône, *passait en faisant le bien*, tout en enseignant les voies du salut. Les apôtres firent, ainsi, les missionnaires les imitèrent ; il y eut même, et il y a encore, des communautés religieuses, soit d'hommes soit de femmes, vouées spécialement non seulement à soulager les misères humaines, mais à enseigner de paroles et de pratique les arts utiles, et surtout le premier et le plus noble de tous, l'agriculture. Il ne faut donc pas s'étonner, ici comme ailleurs, si le clergé, comprenant bien toute l'influence bienfaisante que lui fournit sa divine mission, s'il encourage de la voix et de l'exemple tout ce qui intéresse le progrès de notre agriculture. Il n'y aurait que des esprits mal faits, ou peu éclairés qui pussent prendre ombrage du dévouement avec lequel notre clergé se livre, lui aussi, à la grande cause agricole. Qu'il continue, et que le pays entier lui en soit reconnaissant ! voilà bien les vœux que nous devons former et le devoir que nous avons à remplir à son égard. Le clergé canadien fait aujourd'hui, pour l'agriculture, ce qu'il a fait et ce qu'il fait encore pour l'éducation ; et nous sommes, pour notre part, tout réjoui de voir la confiance que le peuple et le gouvernement du pays reposent en lui sous ce rapport. De là résulte les plus précieux avantages. A peine l'Administration civile a-t-elle procuré aux colons des chemins et des lots de terre, que l'Administration ecclésiastique nomme des missionnaires pour attacher au sol le colon par le lien le plus fort, le lien religieux. De sorte que par cette double voie non-seulement l'Etat aura des agriculteurs et des citoyens à l'aise et en plus grand nombre, mais la société, qui ne vit pas que de pain, aura aussi un plus grand nombre de membres vertueux et de bon exemple en tout. Ce soin que prend l'Eglise d'envoyer des apôtres et des consolateurs partout où l'homme se groupe pour y chercher sa subsistance, s'étend même à d'autres emplois que ceux de la vie agricole. Par exemple, il y a quelques semaines, on annonçait dans les gazettes qu'un vaisseau du Gouvernement avait fait voile pour la Pointe aux Esquimaux, au Labrador. On disait le but matériel de ce voyage, on nommait le capitaine du bâtiment et ses hommes ; rien n'était oublié, excepté la présence dans le vaisseau d'un jeune et courageux prêtre, Monsieur Achille Pelletier, élève du Collège de Ste. Anne et ci-devant vicaire très-justement regretté de St. Joseph de la Pointe-Lévi. Qu'allait-il faire dans ces parages éloignés ? Il allait là s'enfermer pendant des années

entières dans une solitude aride et peu fréquentée pour, y porter d'abord la vie chrétienne, avec ses vertus et ses espérances surhumaines, puis, pour y être un exemple de courage et d'activité dans les travaux et les privations qu'impose ce rigoureux climat. C'est la pêche, là, que l'on exploite ; et ceux qui s'y adonnent savent si le métier est dur et à besoin de force morale encore plus que de vigueur dans le tempérament ! Donc, à tous les titres, la présence du prêtre est bien là, et elle vaut bien la peine qu'on en dise un mot au public.

Concours Provincial Agricole de Sherbrooke.

Malgré notre désir de mettre au plus tôt nos lecteurs au courant de tout ce qui nous a été donné de voir au concours agricole de Sherbrooke, cependant, nous n'avons aujourd'hui d'espace que pour dire quelques mots sur le lieu de l'exhibition et des campagnes environnantes. Dans le prochain numéro de la Gazette nous donnerons tous les détails que nous avons pu recueillir, ainsi que notre appréciation des objets exhibés.

Comme on le sait, la ville de Sherbrooke, est éloignée de Québec d'environ quarante-cinq lieues, et de Montréal, trente-deux lieues ; elle se divise en haute et basse-ville, est située sur la rive Ouest de la rivière St. François, qui par la profondeur de ses eaux, la largeur de son lit, peut entrer en parallèle, avec certains fleuves renommés de l'Europe. La haute-ville est assise sur une éminence élevée et d'où le regard embrasse une horizon étendue. Les principaux édifices qui couronnent cette élévation sont dûs, en partie, au zèle infatigable, à l'énergique persévérance de M. le curé du lieu, qui, dans l'espace de neuf à dix ans, a élevé à la gloire de Dieu et de ses concitoyens, un temple magnifique, un beau collège, un couvent ; tous en brique et de dimensions suffisantes même pour les besoins d'un avenir encore éloigné. Le couvent, placé à quelques pas de l'église seulement, a trois étages complets et des mansardes d'une suffisante élévation. Cet établissement, qui a quarante pieds de longueur sur trente de largeur, est entièrement terminé à l'intérieur comme à l'extérieur. Cette institution, vû l'éducation soignée qu'on y donne en français et en anglais, l'air pur et vivifiant qu'on y respire, les agréments de tout genre qu'on y rencontre, ne peut que prospérer et prendre rapidement de plus larges proportions.

Ce que nous venons de dire du couvent, nous pourrions le répéter en faveur du collège, maintenant surtout qu'il est placé sous la sage et habile direction des directeurs du collège de St. Hyacinthe. Comment les citoyens et surtout les catholiques de Sherbrooke pourraient-ils ne pas conserver une éternelle reconnaissance à celui qui les a si richement dotés ?

La ville Sherbrooke a une population de trois mille cinq cents âmes environ, disséminées sur une espace étendue. Elle est traversée, dans sa largeur, par une charmante rivière, qui donne le mouvement à ses manufactures de papier, de seaux, etc. La ville de Sherbrooke, sans le monopole qu'y exerce une puissante

compagnie, aurait déjà doublé et triplé sa population, tant elle offre d'avantages sous tous les rapports. En effet, elle est environnée de riches et fertiles campagnes, qui alimentent abondamment son commerce, elle relie entre elles les villes de Montréal, de Québec et de Portland; elle a dans son sein de riches propriétaires aussi industrieux qu'entrepreneurs, enfin elle possède tous les éléments qui peuvent faire d'elle une de nos premières cités. Là, toutes les origines s'y donnent la main et s'aident mutuellement au travail et à l'industrie. Là, l'activité et le mouvement partout. Là, la nature et l'art se sont unis pour faire de cette ville un petit chef-d'œuvre. Là, vous apercevez de toute part des sites pittoresques et enchanteurs. Là, enfin, quoique cette petite ville soit manufacturière autant que commerciale, vous êtes frappé du grand air de propreté qui règne partout. Eh bien, c'est au centre de cette ville que les produits agricoles de la province ont été exhibés aux regards d'un grand nombre de visiteurs.

Si la ville de Sherbrooke offre tant d'avantages à ses habitants et tant de charmes aux nombreux touristes qui la visitent, les campagnes environnantes sont aussi richement dotées et doivent être fières et orgueilleuses de leur partage. Partout, le long de la rivière St. François, vous reposez vos regards sur des champs couverts, tantôt d'une abondante moisson, tantôt d'un riche tapis de verdure, où de nombreux troupeaux de bêtes à cornes trouvent une abondante nourriture. Cette partie du pays, quoiqu'accidentée et entrecoupée de plaines, de vallons, de côtes, est de culture facile, et offre à ses laborieux habitants une large rétribution de leurs travaux et de leurs fatigues. Dans tous les champs, des arbres disséminés çà et là, prêtent un ombrage bienfaisant, soit au cultivateur, soit aux animaux, contre les ardeurs brûlantes du soleil.

Quand on a vu de près les townships que traverse la voie-ferrée, on est forcé d'avouer qu'ils marchent plus rapidement vers le progrès agricole, industriel et commercial que les paroisses qui bordent le St. Laurent. Cette année, malgré la sécheresse prolongée, les pâturages y ont été riches, et la récolte du foin abondante; celle des grains dépasse de beaucoup les besoins de la consommation. Ajoutez à tout cela les moyens faciles de transports dont jouissent la plupart de ces townships, et vous serez forcé d'admettre que leur sort est digne d'envie, et qu'ils ont bien mérités de leurs concitoyens, les premiers pionniers qui ont ouvert cette partie de la forêt à l'agriculture, à l'industrie et au commerce.

CORRESPONDANCE.

Le Lac St. Jean et le Saguenay.

Nous reproduisons aujourd'hui une correspondance qui nous donne des détails précieux sur le Saguenay, et qui, nous l'espérons, contribuera pour une large part à hâter l'établissement des bords du lac St.-Jean et du Saguenay. Quant à ce qui y

est dit de l'abondance du sol et de la hauteur à laquelle atteignent les céréales, nous pouvons l'affirmer car nous avons sous les yeux des échantillons de toutes les espèces de grains, et nous n'avons jamais rien vu de plus riche.

Monsieur le Rédacteur, Connaissant tout l'intérêt que portent aux progrès de l'agriculture les lecteurs de votre estimable journal, j'ai cru qu'ils recueilleraient encore avec plaisir, quelques détails sur le Saguenay. Aujourd'hui surtout que la culture améliorée est une question à l'ordre du jour, une question dont s'occupent grands et petits, savants et ignorants, il est sans doute à propos que tous ceux qui peuvent fournir quelques renseignements qui y ont trait, en fassent part au public.

Depuis quelques années, les regards des colonisateurs se tournent vers les immenses régions qui s'étendent du St. Laurent à la baie d'Hudson, et surtout vers la fertile vallée du lac St.-Jean et du Saguenay. Un je ne sais quel présentiment leur dit que là, ainsi que dans les townships de l'Est, se trouve le secret de la prospérité future du Canada. Les visiteurs de toutes les conditions y accourent: on veut tout voir, tout parcourir, tout connaître. Bientôt le touriste, enchanté du résultat de ces investigations, finit par prendre deux lots, trois lots et même plus: il veut que ses enfants soient cultivateurs dans le Saguenay (paroles tombées des lèvres d'un de nos musiciens les plus distingués). Et la voix publique le proclame haut et ferme: ceux-là ont raison.

S'il en était autrement, monsieur le Rédacteur, comment donc expliquer cet élan extraordinaire qui, en peu de temps, a doublé la population agricole de ces contrées? Comment expliquer cette vive impulsion sous l'action de laquelle d'immenses forêts se changent, en quelques années, en champs couverts d'une riche moisson? Comment expliquer le vif intérêt que le public y porte, intérêt tel que, pour y répondre, l'honorable Ministre de l'Agriculture a cru devoir se transporter en personne sur les lieux, afin de juger de tout par lui-même, et sans l'intermédiaire de personnes qu'on pourrait soupçonner intéressées à altérer la vérité?

Oh! oui, ceux-là ont raison, et le sens commun en fait foi. Il faut être allé sur les lieux pour croire à la rapidité avec laquelle se prennent tous les lots propres à la culture, qui se rencontrent des deux côtés du Saguenay, le long de la rivière Chicoutimi, de la rivière aux Sables et des autres affluents du Saguenay, ainsi que dans le pourtour du lac St.-Jean. Mais quelle est la raison qui attire tant de colons sur ces rives lointaines? Est-ce là un engouement dont la mode est la seule raison d'être?

Un cultivateur intelligent du township Latérière, possesseur de plusieurs magnifiques arpents de terre en pleine culture, me disait, il y a quelques jours: "Je suis demeuré longtemps à St.-Fidèle, dans le comté de Charlevoix. Là, j'avais une terre dont une partie seulement était en culture; le reste était tellement pierreux que le découragement me prenait au cœur, rien qu'à le voir. Mais quand, après avoir été tant de roches que la terre en était toute couverte, je me disais qu'il en restait encore autant pour le moins à enlever; oh! alors, je vous assure que le courage me manquait tout de bon. Enfin, un jour, dégoûté complètement, je jetai ma pioche loin de moi: Que d'autres cultivent les roches, me dis-je, moi je vais chercher une terre ailleurs. Trois mois après, j'étais au Saguenay avec ma famille. J'achetai une terre, et je vous assure que je n'eus pas lieu de me repentir du parti que j'avais pris. Pas un caillou, pas un pouce de terrain de perdu; il me semblait vraiment que ma terre se faisait toute seule. Ma terre est faite, et avec mes épargnes je vais

“acheter” de belles propriétés à mes enfants. Et aujourd’hui, si on m’offrait, en échange de ma terre, trois terres comme celle que j’avais à St. Fidèle, j’ôtterais mon bonnet et je dirais : Grand merci, je préfère le Saguenay.”

La facilité du défrichement, voilà donc, monsieur le Rédacteur, une des principales raisons qui attirent dans le Saguenay tant de colons. Une fois le bois enlevé et brûlé, il ne vous reste plus qu’à passer la charrue. On rencontre bien quelquefois des crans, ou chaînes de tuf et de cailloux, mais ils sont toujours assez étroits, et ne s’étendent jamais à une grande distance. D’un autre côté, si les abords du Saguenay sont entrecoupés de vallons et de côteaux, une fois dans l’intérieur, le pays est très-peu accidenté. Par exemple, il est peu de paroisses qui présentent un aussi beau coup-d’œil que la paroisse de Notre-Dame du Grand Brûlé ; du haut d’une petite éminence, on dirait une immense plaine bordée au sud par une ceinture de côteaux propres à la culture, et au nord, par la forêt qui chaque année recule devant la bache du hardi pionnier, rendant par sa disparition graduelle les chances de gelées plus rares.

Une autre chose à remarquer, et que beaucoup ignorent peut-être, c’est que le climat des environs du lac St. Jean est bien moins rigoureux en hiver que celui des deux rives du St. Laurent, au-dessous de Québec : on les compare même souvent à celui de Montréal. La végétation y est bien plus hâtive, et, certes, pour le cultivateur, ce n’est pas une chose à dédaigner, au point de vue des pâturages.

Voilà donc, M. le rédacteur, des avantages réels et palpables ; mais il faut le dire, le défrichement des terres du Saguenay offre de sérieuses difficultés vu l’état des communications. Cependant ces difficultés disparaissent d’année en année, grâce à l’énergie des colons et surtout à la libéralité du Gouvernement. Grâce aux octrois annuels que la Législature destine à cette fin, dans le Saguenay, de superbes chemins, des ponts qui feraient honneur aux vieilles paroisses, apparaissent comme par enchantement et facilitent grandement les transports. L’an prochain verra enfin terminer le chemin qui relie le lac St. Jean à la Baie des Ha ! Ha ! Du moins, M. le Ministre d’Agriculture en a fait la promesse solennelle dans son discours en réponse à l’adresse que lui présentèrent, en août dernier, les citoyens de Chicoutimi. Cette voie, artérielle, comme il se plaisait à la qualifier, va donner une nouvelle et incroyable impulsion à l’action du défrichement et de la colonisation, en faisant disparaître les retards occasionnés par la navigation en berge ou en canot, en diminuant considérablement le prix des objets au lac St. Jean, et en ouvrant un facile débouché aux produits qui, par là, retrouveront leur valeur. Ajoutez à cela que les citoyens de Chicoutimi sont sur le point d’acheter un *steamboat* pour établir une ligne régulière entre Québec et les deux rives du St. Laurent, et le Saguenay. C’est là du patriotisme bien entendu ; nous ne pouvons qu’applaudir à de si nobles efforts, et le leur souhaiter d’être couronnés d’un plein succès.

Nous avons parlé de difficultés ; mais ne croyez pas, M. le rédacteur, que ces difficultés aient ému et abattu le courage des colons. Oh ! non, aux grands obstacles, ils ont opposé une énergie plus grande encore ; et leur persévérance, au-dessus de tout éloge, a fondé des paroisses là où, il y a quelques années, la forêt étendait ses ombres. Et, à la vue de ces champs magnifiques, où le seigle atteint à une hauteur de plus de six pieds, où le lin dépasse trois pieds, où les autres grains croissent à proportion, on ne sait quoi admirer le plus, de la libéralité de la Providence, de la fécondité du sol ou de l’industrie du cultivateur. — Et une chose qui fait encore augurer davantage de la prospérité future de cette intéressante partie du Canada, c’est l’empressement avec lequel on met la routine de côté pour améliorer et les semences, et le mode de culture, et les races d’ani-

maux. Sous ce rapport, la Société d’Agriculture de Chicoutimi a rendu et rendra encore d’incalculables services. A la vue de tout cela, on est forcé d’admettre que si Dieu a beau coup fait pour cette terre fortunée, ses habitants ne sont pas restés les bras croisés et ont su correspondre aux bienfaits d’en haut. Heureux les enfants de tels pères, s’ils savent continuer leur œuvre ! Heureux surtout s’ils savent en conserver les fruits, en bannissant de leurs jeunes paroisses le luxe et la boisson, ces deux chancres qui rongent petit à petit notre société, et peuvent en quelques années, la mettre à deux doigts de sa ruine.

UN AMI DE LA COLONISATION.

RECETTE AGRICOLE.

Moyen d’empêcher les mauvais effets d’un coup d’eau froide pour les chevaux à la suite d’une marche forcée.

Avant tout, il faut éviter avec soin de donner au cheval en transpiration, une eau froide et glacée, qui peut quelquefois lui donner la mort instantanément ; il faut aussi éviter de le laisser boire trop abondamment, lors même que l’eau a une température assez élevée. Mais si, par accident, votre cheval boit plus qu’il ne doit, ou boit une eau trop froide, aussitôt qu’il commence à trembler, faites-lui prendre une chopine de boisson forte bien poivrée, et ensuite faites-le courir jusqu’à ce qu’il soit en complète transpiration. Si vous n’avez ni boisson ni poivre à votre disposition, faites-le courir à toute jambe, et si vous réussissez, par ce moyen, à le faire transpirer, votre cheval est sauvé.

VARIÉTÉS.

FÉLIX

OU

LE JEUNE CULTIVATEUR.

(Suite.)

—Oui, moi. Depuis sept ans qu’il ne m’a vu, mon teint, mes traits, la couleur même de mes cheveux, ont changé ; jamais, sous l’habit d’un jardinier, il ne pourra reconnaître son fils. . . . Eh quoi ! après m’être rendu si coupable, irais-je implorer ma grâce avant d’avoir prouvé que je l’ai méritée, avant d’avoir donné des garanties de mon changement, des gages certains de mon repentir ? . . . On me pardonnerait peut-être, mais comme à un criminel dont on se défie encore. . . . Non, je veux vivre quelque temps auprès de mon père sans être connu de lui, et regagner son cœur avant d’implorer mon pardon. Je serai obéissant et respectueux envers ma belle-mère ; et, quant à mon frère. . . . je l’aimerai, oh ! je l’aimerai tant, que sa mère, à son tour, sera bien obligée de m’aimer. . . . Et quand, à force de travail, de docilité, de bonne conduite, j’aurai conquis l’estime de tout le monde, oh ! alors, je me jetterai aux pieds de mon père, je lui dirai : “ Je suis Félix. ”

Ce projet, qui d’abord avait semblé romanesque à M. Dulac, finit par lui paraître raisonnable et généreux. Il comprit que cette vie de dépendance et de travail dans la maison de son père serait pour l’enfant désobéissant une expiation agréable à Dieu et honorable aux yeux des hommes. Il comprit que le bonheur de M. de Célival serait bien plus assuré si, avant de reconnaître son fils, il avait acquis la certitude de ses bonnes qualités. Il écrivit donc à M. de Célival qu’il avait à sa disposition un jeune

jardinier dont il pouvait lui répondre sous tous les rapports, et qui outre le jardinage, était aussi au fait de la grande culture. Peu de jours après l'envoi de la lettre, Félix se prépara à partir.

Après avoir fait à Mme Dulac et à ses aimables enfants les adieux les plus tendres, après avoir puisé une force nouvelle dans les exhortations de M. Dulac, qui le conduisit assez loin sur la route, Félix s'achemina seul vers le château. Dire tous les sentiments qui l'agitèrent pendant le trajet serait impossible. À l'aspect de la maison qu'habitait un père qu'il avait si cruellement offensé, il sentit le cœur lui manquer, et il fut sur le point de revenir sur ses pas. Reprenant courage, il sonna à la porte; on vint lui ouvrir. "Je suis, dit-il, le jeune homme que M. Dulac envoie à M. de Célival. — Soyez le bienvenu," lui dit le vieux domestique en le considérant avec intérêt. Félix l'avait bien reconnu; mais le bon vieillard était loin de se douter que ce fût là cet enfant qu'il avait si souvent tenu dans ses bras, et que, sept ans auparavant, il avait conduit en pension. Il présenta Félix à M. de Célival, qui, la bêche à la main, travaillait à son parterre.

À la vue de son père, dont l'âge et le chagrin avaient flétri les traits et blanchi les cheveux, Félix pâlit; son cœur battait à rompre sa poitrine; ses genoux chancelaient; ses yeux s'égarèrent, et peu s'en fallut que ses lèvres tremblantes ne laissassent échapper son secret. Il se contint pourtant; il fit sur lui-même un violent effort, et, dévorant ses pleurs, il attendit les questions.

M. de Célival considérait avec une agitation visible ce jeune homme, dont il attribuait le trouble extrême à la timidité naturelle à son âge. Ce n'est pas que ses yeux affaiblis pussent le reconnaître; mais il trouvait à cet inconnu une vaine ressemblance avec Félix, et, à cette pensée, une larme mouilla sa paupière.

Ainsi, tous deux, également émus, gardèrent quelque temps le silence. Ce délai donna à Félix, le temps d'achever de se remettre.

"C'est vous, dit M. de Célival, que M. Dulac m'envoie?"

— Oui, monsieur."

Le son de sa voix fit tressaillir M. de Célival: "Quelle est donc ma faiblesse! se dit-il en lui-même. Ne puis-je voir, ne puis-je entendre un adolescent de cet âge sans qu'il me rappelle mon fils?... Mais cette voix touchante, cet extérieur prévenant, cet air doux et modeste!... Ah! Félix, si violent, si opiniâtre si indocile, Félix, hélas! n'était point ainsi...."

Puis, s'adressant au jeune homme:

"Quel est votre nom?"

— Eugène. (Il disait vrai; son acte de naissance portait les prénoms de Félix-Eugène.)

— Où demeure votre père?"

— A quelques lieues de la ferme de M. Dulac.

— Que fait-il?"

— Il cultive un jardin.

— Avez-vous encore votre mère?"

— Je l'ai perdue.

— Quel âge avez-vous?"

— Dix-neuf ans.

— Ah? ce serait son âge?"

À ces mots, ne pouvant résister à la violence de ses émotions, M. de Célival s'enfonça dans les sombres allées d'un de ses bosquets, et ne reparla pas à Félix de toute la journée. Il ordonna à son vieux domestique d'installer le jeune homme dans un petit pavillon attenant au château: une femme de confiance fut chargée de préparer ses aliments et de soigner son modeste intérieur; et, dès le soir, il entra en fonctions.

Plongé dans une mélancolie profonde qu'il se plaisait à nourrir, M. de Célival parlait peu à son jeune jardinier, dont les traits et la voix éveillaient en lui de douloureux souvenirs. Mais, toujours occupé de son propre travail, il le quittait de temps en temps pour aller considérer celui de Félix, à qui il se plaisait à témoigner sa satisfaction. Du reste, il le faisait surveiller avec soin; sans cesse il s'informait de lui: tout ce qu'on lui rapportait de sa conduite, de son caractère, de son assiduité au travail, le charmait. Souvent, en passant auprès de lui, il le regardait avec un sourire bienveillant, et tous les jours il s'attachait à lui davantage.

Félix s'apercevait avec bonheur qu'il faisait sans cesse de nouveaux progrès dans l'estime et dans l'affection de son père. Il voyait s'approcher le jour où il pourrait enfin révéler son secret. Les

lettres fréquentes de M. Dulac animaient son courage et entretenaient son espoir.

Le temps s'écoulait rapidement, et le moment de l'épreuve décisive approchait: les vacances allaient commencer, et l'on attendait au château Mme de Célival avec son fils.

Félix, en sondant son propre cœur, n'y trouvait plus aucune trace des passions qui l'avaient rendu si malheureux: haine, défiance, emportements, jalousie, tout avait disparu: il n'aspirait plus qu'à se montrer fils pieux et docile, frère généreux et tendre; et, quant à l'antipathie de sa belle-mère (si cette antipathie existait encore), sa ferme intention était de ne rien négliger pour la vaincre, ou, s'il n'y parvenait pas, de la supporter sans s'irriter ni se plaindre.

Mme de Célival arriva au château avec Alphonse. Oh! combien Félix fut ému! À la vue de sa belle-mère, il éprouva un sentiment de bienveillance mêlé de respect et de regret; à la vue de son frère, il fut comme ravi de joie: c'était un charmant collègue de quatorze ans, qui venait de terminer sa troisième; tout en lui respirait la franchise et la douceur. Impatient d'avoir un prétexte pour le voir de près, Félix courut au jardin cueillir des fleurs; et, entrant dans le salon où la famille était réunie, il vint saluer Mme de Célival avec respect, et lui présenta un bouquet.

Madame de Célival, en recevant les fleurs, regarda le jardinier d'un air surpris: "Mon ami, dit-elle à son mari, vous avez là un jeune jardinier dont l'air est bien distingué." Félix, embarrassé de ses regards et de ses paroles, sortit du salon; Alphonse courut après lui avec la gaieté d'un enfant: il causa avec ce frère qu'il ne connaissait pas, et trouva le plus grand plaisir à sa conversation. Bientôt il se plut à partager de temps en temps ses travaux, et à recevoir de lui quelques leçons de l'art charmant du jardinage. Cette intimité s'accrut tous les jours. Alphonse, tous les soirs et pendant toute la durée du dimanche, associait Félix à ses plaisirs et à ses jeux: il ne pouvait plus le quitter. Dans cette solitude, éloignée de toute société, Mme de Célival voyait avec plaisir son fils trouver une distraction innocente dans la compagnie d'un jeune homme à la fois estimable et bien élevé; Félix devint de plus en plus cher à toute la famille. Près de deux mois s'écoulèrent ainsi.

"Eugène, lui dit un jour l'enfant, as-tu un frère?"

— Oui.

— Et tu l'aimes bien, sans doute?"

— Je l'aime de tout mon cœur, répondit Félix en le regardant avec attendrissement. Et vous, avez-vous un frère?"

À cette question, le front d'Alphonse se couvrit d'un nuage:

"J'en avais un; il est mort, dit-on, et tous les jours je le regrette. Je l'aurais tant aimé!"

En disant ces mots, il avait les larmes aux yeux. "Quel excellent et noble cœur, dit Félix en lui-même. Et voilà le frère dont j'étais jaloux, le frère que je m'obstinais à haïr!"

"Eugène, dit Alphonse en essuyant ses larmes, il est pénible d'être séparé de ceux qu'on aime. Je dirai à mon père de faire venir ton frère et ton père auprès de toi."

— Quoi! votre père consentirait?"

— Oh! ce sera sans peine, car il t'aime bien, et l'on ne peut pas lui causer de plus grand plaisir que de lui faire ton éloge."

Le lendemain de cette conversation, M. Dulac vint au château.

"Vous arrivez bien à propos, lui dit M. de Célival. J'allais vous écrire relativement à la famille de votre jeune protégé. Je désire avoir quelques renseignements. Je ne saurais trop vous remercier du présent que vous nous avez fait. Tout le monde ici chérit Eugène et l'estime. Vous connaissez le père de ce jeune homme?"

— Je le connais et je le respecte: c'est la vertu, la probité, l'honneur en personne.

— Serait-il capable de diriger une grande culture?"

— Intelligence, activité, instruction, rien ne lui manque.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.